Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 67 (1928)
Heft: 27

Artikel: Les vacances au Pôle Nord
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-221931

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

là ? il faut vraiment que tu ne saches pas quoi imaginer pour me faire une scène.

— C'est moi qui te fais des scènes, tu oses dire que c'est moi ? Veux-tu que je crie à tue-tête la réflexion que tu as faite tout bas en voyant la robe que je viens d'acheter ? Tu t'es dit tout simplement que je n'avais pas besoin de toilette et que je l'ai payée trop cher.

— Ne t'ai-je pas toujours laissée libre de choisir tes toilettes à ton goût et comment veux-tu que j'aie trouvé ta robe trop chère puisque tu ne m'en as pas dit le prix ?

— Est-ce ma faute, à moi, si la mode change tout le temps ? Je ne puis pourtant pas me faire remarquer, il faut bien que je m'habille, que je fasse comme tout le monde. J'avoue que cinq cents francs c'est une somme pour une robe aussi courte et aussi légère, qui ne pèse pas cent grammes, et qui ne cache pas le tiers de ma personne, mais ce n'est pas à toi à me faire des reproches.

— Je ne t'en fais pas.

— Avec tes airs de sainte nitouche. Je sais à quoi m'en tenir. Sais-tu quand je me suis aperçue que tu étais un sournois ?

— Non.

— Eh bien ! je m'en suis aperçue le jour même où tu m'as épousée, quand il fallut que Petabosson lui-même me demande si je consentais à devenir ta femme ; ce n'était pas à un étranger à me poser cette question en public. C'est toi qui auris dû m'interroger, me supplier de répondre; tu n'as pas bronché. J'étais furieuse. J'avais envie de répondre : « qu'est-ce que ça peut bien vous faire si je consens à prendre pour époux M. Martial, est-ce que je vous demande quelque chose, moi? » mais je me suis retenue parce que j'avais de l'éducation. Je préférais ne pas lui répondre. Il a renouvelé sa question et je ne sais pas ce qui m'a passé par la tête, je ne sais pas pourquoi, au lieu de lui crier à tue-tête « non » ou « zut », j'ai dit « oui » ; j'en ai été bien punis depuis.

— Mais...

— Tu n'es pas heureux avec moi ?

— Je ne me plains pas, mais nous pourrions ne pas nous chamailler toujours comme nous le faisons.

— C'est toi qui me cherche chicane ; je suis toujours prête à céder, à te faire des concessions. Tiens, demande-moi pardon et tu verras ce dont je suis capable.

— Eh bien ! là, c'est entendu, je te demande pardon, mais le diable m'emporte si je sais pourquoi, par exemple.

— Tu me demandes pardon parce que ma nouvelle robe ne te plaisait pas et je cède, tu as raison, elle ne me plaît pas à moi non plus et je vais la reporter, pour te faire plaisir. Là, tu vois bien que je suis obéissante et docile, que ce n'est pas la peine que tu empoisonnes mon existence comme tu le fais.

— Pourtant, si elle te plaît, cette robe, moi tu sais, celle-là ou une autre.

— Je ne veux pas te contrarier. Tu m'as demandé pardon, je ne veux pas être en reste ; je rendrai cette robe qui ne te plaît pas.

— Je t'assure...

— Non, te dis-je, elle ne te plaît pas depuis que je me suis aperçue que Mme Bilboquet en avait une semblable. Hein, crois-tu qu'elle est teigne ? Je ne puis pas porter une toilette que l'on voit sur le dos de tout le monde, voyons de quoi aurais-je l'air. Aussi je trouve que tu as raison en voulant que j'aille la reporter au magasin et que j'en prenne une autre du double, du triple de prix s'il le faut, tu vois que je suis conciliante.

J. Stock.

Méfiance justifiée. — Madame rentre de promenade. Sa nouvelle bonne vient près d'elle et, d'un ton vexé, lui dit :

— Madame a fermé tous ses tiroirs à clef. Elle a tort de se méfier de moi. Je n'ai nullement l'intention de fouiller dans les tiroirs de madame.

— Alors, répond froidement madame, comment savez-vous qu'ils sont fermés à clef ?

Le médecin et le mendiant. — Docteur, si vous ne me faites pas une petite aumône, je ne pourrai pas manger ce soir.

— Tant mieux, mon ami, un peu de diète sera merveilleux pour votre santé.

LE RETOUR

La politique m'attirant des désagréments, je reviens à mes premiers amours. Pour vivre heureux, il faut être de l'avis de tout le monde et, en tout cas, de celui du plus fort. De la sorte, on ne risque pas de s'exposer à de dangereuses inimitiés en un temps où la liberté de pensée est presque devenue un leurre. Ainsi philosophait le taupier des Grangettes, le soir du 24 janvier en réintégrant, passé minuit, son foyer conjugal.

Le brave fonctionnaire, partant de cette idée que la vérité est toujours bonne à dire, avait hasardé quelques réflexions trop crues sur le régime paternel de Leurs Excellences, ce qui lui avait valu un sévère rappel à l'ordre du député Schwitzguebel.

Gédéon, le taupier, qui avait hérité de son biblique homonyme une vivacité parfois intempestive, avait l'impardonnable tort de céder trop facilement aux impulsions de son cœur. Il avait l'enthousiasme facile, la riposte prompte et cinglante, la désillusion soudaine. Ce soir-là, il en faisait encore l'expérience. Désavoué pour excès de langage, il s'en retournait désabusé, taciturne et misanthrope. Et il se disait mentalement : « jusqu'où va-t-elle, la liberté ? où faut-il s'arrêter pour ne point indisposer le voisin ? Qu'est-ce que la tolérance ? la démocratie ne serait-elle que du « bourrage de crâne » ? et puisque Schwitzguebel est un homme à poigne, donc un homme indispensable, ne vaut-il pas mieux s'incliner sans mot dire et le laisser agir pour le bien commun ? »

Gédéon perdait la foi ; il se sentait atteint, malgré tout, par les premiers symptômes d'une maladie à la mode, celle des cadets du siècle : le retour à l'autocratie. Pourtant, il s'était nourri de principes toute sa vie ; les Droits de l'Homme avaient enflammé sa jeunesse et l'idéal de 48 l'avait enivré de son immortel prestige !

Comme il soliloquait dans la nuit noire et le secret de son âme sur la dégénérescence de l'esprit démocratique, les excès des extrémistes et la tyrannie des syndicats, le taupier manqua la passerelle du ruisseau et fit un plongeon dans l'eau glacée. Cette diversion imprévue eut pour effet de refroidir son corps et ses facultés.

Gédéon, transi de froid et à court d'idées, arriva piteusement au logis où dame Charlotte, revêche et autoritaire, l'accueillit sans aménité.

— Au lit, s'écria cette dernière, au lit, monsieur le braconnier qui prend prétexte d'une réunion patriotique pour courir la truite de rivière ! Je vous y prends, mon brave, et je n'ai cure de vos dénégations. Allez cacher votre honte sous l'édredon, mari volage, citoyen inconscient !

Et Gédéon, docilement, se déshabilla sans mot dire sous le regard d'acier de son gouverneur en jupons.

Alphonse Mex.

On Swiss alpine roads. — Sur les routes alpestres suisses. — Sous les auspices de l'Inspectorat des courses de la Direction générale des postes vient de sortir de presse un luxueux album de propagande, portant le titre ci-dessus. Imprimé sur 2 colonnes, la 1re en français, la 2e en anglais, cet ouvrage fera sensation tant par la bienfacture des illustrations et l'impression que par le choix des vues et la qualité du texte. 8 grandes illustrations hors texte, coloriées, de Reber, une trentaine de belles photographies de contrées dans lesquelles circulent nos automobiles postales en font un document d'information routière alpestre de premier ordre. Après un court parallèle entre les voyages d'autrefois et ceux d'aujourd'hui, on est transporté sur les routes Pillon-Les Mosses, Grand St-Bernard, Val d'Hérens et Val d'Anniviers, Simplon, Grimsel, Furka, St-Gothard, Rheintal, Reichenau-Flims-Ilanz-Lugnetz, Lukmanier, St-Bernardin, Klausen, Lanzerheide, Julier, Maloja, Fluela, Schuls. Les pages qui suivent sont consacrées à une visite à la maison Saurer et à ses autocars postaux. Cet album fait honneur à la maison d'édition Dr Gurtner, Goldwil, Interlaken, et se placera dans les premiers rangs des imprimés de propagande. Il montrera aussi de quoi on est capable en Suisse au point de vue artistique, photographique et typographique. C.

Rosserie. — X... à Y., journaliste :

— Très bien, votre chronique, ce matin, cher ami! Je l'ai lue deux fois.

Le « Cher ami », se rengorgeant. — Vous êtes vraiment trop aimable!

— Oui... c'était pour tâcher de comprendre...

PROBITÉ

On a trop souvent dit et répété sur tous les tons que nous vivions à une époque détestable, pour que l'envie ne vienne pas — intérieur — de mettre en lumière tous les faits susceptibles de donner un croc-en-jambes à cette opinion.

Un journal de Lausanne nous apprend qu'une dame étrangère ayant perdu un bracelet de grande valeur dans un cinéma de la ville se l'est vu rapporter par un employé de l'établissement. Tout simplement...

Cela n'a l'air de rien. Et pourtant...

En ce temps où la probité est devenue denrée de luxe ; si les honnêtes gens doivent compter avec le manque de conscience des... autres gens ; si les questions de sentiment sont traitées par dessous la jambe, le fait a de quoi surprendre et émerveiller.

Nous qui avons désappris la simplicité ; qui nous enthousiasmons pour les exploits ridicules d'un danseur tournant cent ou deux cents heures durant, où d'un excentrique qui jeûne pendant dix jours, nous devrions bien — parfois — attacher quelque importance à ces petits records pour lesquels il n'est nul besoin d'avoir des biceps phénoménaux et l'endurance d'un athlète ; mais où il suffit — simplement — d'avoir le cœur bien accroché et la conscience à la bonne place.

Bravo donc, le monsieur. Et quel qu'il soit, du moins a-t-il eu la satisfaction de se dire qu'il faisait son métier d'homme aussi bien que celui d'opérateur de cinéma et qu'il avait droit au salut des braves gens.

Il y en a encore.

S. G.

NOS VIEILLES CLOCHES

ORNY

L'ANTIQUE église d'Orny, qui date en majeure partie du XVe siècle, possède deux cloches dont l'une, dite la *grosse*, fondue il y a environ deux cents ans ne présente pas un intérêt bien particulier.

Par contre la *petite* cloche, vu sa valeur au point de vue artistique, mériterait d'être classée comme monument historique.

Elle mesure 73 cm. de diamètre sur 62 cm. de hauteur, et porte, disposée sur une seule ligne, en minuscules gothiques de 3½ cm. de haut, l'inscription que nous avons déjà relevée sur la cloche de Montagny (1510) et celle de Villette.

† ihs maria mentem sanctem spontanea[m] honorem deo et patrie liberatio[nem]. MVCXIIII.

Traduction : *† Jésus. Marie. J'ai une âme sainte et spontanée à l'honneur de Dieu et pour la libération de la patrie. 1514.*

Au-dessous, se trouvent quatre petits médaillons de 6 cm. de long sur 4 de large dont deux représentent la Vierge Marie et l'Enfant Jésus et les deux autres l'*EcceHomo*, soit le Christ avec les instruments de la Passion.

Comme nous le disions plus haut, cette cloche ne figure pas dans la liste des monuments historiques.

R. C.

Articles parus : Bière, 16 juin 1928 ; Bogis, 12 mai 1928 ; Eclépens, 17 mars 1928 ; Les Clées, 28 janvier 1928 ; Montagny s. Yverdon, 3 décembre 1927 ; Montreux, 3 mars 1928 ; Morges, 31 mars 1928 ; Mondon, 21 et 28 avril 1928 ; Noville, 6 juin 1925 ; Peney, 2 juin 1928 ; Penthaz, 5 novembre 1927 ; Renens, 14 avril 1923 ; St Prex, 4 février 1928 ; Valleyressous-Rances, 18 février 1928 ; Vallorbe, 2 septembre 1927 ; Vaulion, 15 octobre 1927 ; Villette, 25 mars 19254 et 4 décembre 1926 ; Vuiteboeuf, 31 décembre 1922 ; Vullierens, 7 avril 1928. — Nyon, 5 mai 1924.

LES VACANCES AU POLE NORD

Le Pôle Nord est très fréquenté cette année. Aussi les Esquimaux viennent-ils d'inaugurer un syndicat d'initiative pour le développement du tourisme dans les régions polaires.

Il faut s'inscrire d'avance pour les tours de départ en raison de la rareté des moyens de locomotion. On ne s'inscrit d'ailleurs que pour voler (c'est le mot pour les aviateurs) au secours des voyageurs précédents.

Le général Nobile a donné l'exemple. L'aviateur Larsen est allé le chercher. Puis Guilbaud et Amundsen sont partis à la découverte de Larsen. Ensuite le Suédois Lundborgh s'est envolé pour rejoindre Guilbaud et Amundsen.

On recherche des volontaires pour secourir Lundborgh et d'autres braves gens pour tâcher de sauver ces volontaires. Puis des types culottés pour sauver ces braves gens. Alors on aura besoin de costauds à la hauteur pour sauver les types culottés perdus sur les banquises. Il suffira alors de trouver quelques as qui n'aient pas les foies pour ramener les costauds à la hauteur. Enfin finalement pour finir, on recrutera une dizaine de courageux qui n'ont pas froid aux yeux pour nous rendre les as qui n'ont pas les foies...

Seulement, voilà... on craint de trouver difficilement au Pôle Nord des gens qui n'aient pas froid aux yeux.

Ce serait vraiment dommage, car une chaîne si bien commencée risquera d'être interrompue après n'avoir fait que deux ou trois cents victimes.

LA MYSTÉRIEUSE VILLA

(Suite).

— Oui, répondit M. Weston, pour l'été. J'avais l'intention d'y faire quelques réparations, de la meubler, mais j'apprends qu'un fantôme m'a devancé et fait des difficultés... En avez-vous entendu parler ? ajouta-t-il avec un léger sourire.

— *Je l'ai* vu, dit Hatch.

— *Vraiment ?*

Georges Weston fit écho à ce mot et se pencha en avant avec un air d'intérêt. Hatch leur raconta alors en détail tout ce qui lui était arrivé à la maison hantée et ce que le brigadier lui avait raconté. Ils l'écoutèrent tous deux avec les marques de la plus vive curiosité.

— Saperlipopette, s'écria le banquier lorsque le reporter eut achevé son récit ; mais comment vous expliquez-vous tout cela ?

— Je ne me l'explique pas, répondit Hatch sans hésitation. Il y a là quelque chose d'incompréhensible. Je ne suis pas un enfant en proie à des illusions fantastiques, je suis de tempérament plutôt froid, sans imagination... je ne vois aucune explication possible à ces phénomènes.

— Ce doit être quelque fourberie, dit Georges Weston.

— Peut-être, répondit Hatch, mais elle est diablement ingénieuse...

Alors la conversation se porta sur la vieille histoire des bijoux disparus et d'un crime commis autrefois dans la maison. Hatch tâchait d'éclaircir tout cela, non qu'il y vît un intérêt actuel, mais pour obéir aux prescriptions de son ami le professeur.

— Toute cette affaire, dit le banquier, constitue un chapitre mouvementé de l'histoire de notre famille ; il n'y a rien là de déshonorant que je sache, et en fait nous n'y pensons plus guère depuis longtemps, mais mon cousin, ici présent, doit en savoir plus long que moi, car je crois que sa mère en avait reçu de longues confidences de la part de ma grand-mère.

Ernest Weston et Hatch regardèrent alors interrogativement Georges Weston qui alluma une cigarette et se rapprocha d'eux. Et il leur fit, en très élégant narrateur, le récit suivant :

— En effet, j'ai entendu ma mère en parler, commença-t-il, mais il y a fort longtemps. Il me semble, autant que je me rappelle, que c'était mon arrière-grand-père qui avait bâti la maison. C'était lui qui avait fait la fortune de la famille, il devait avoir quelque chose comme une demi-douzaine de millions. A part cette fortune, il possédait, dit-on, pour cinq cent mille francs de bijoux, héritage de la famille venue autrefois d'Angleterre. Disons en passant que sans doute plusieurs de ces bijoux auraient plus de valeur maintenant à cause de leur ancienneté. On ne les portait que dans de grandes occasions, et le problème se posa de savoir où on pourrait les déposer avec le plus de chance de sûreté. C'était assez difficile, car on n'avait pas encore inventé les coffres de sûreté dans les banques. Mon grand-père, héritant de la maison du bord du lac, imagina de cacher ces bijoux là plutôt qu'à sa maison en ville. Il résolut donc de les transporter là-bas sans que personne en sût rien. En ce temps-là il n'y avait pas encore de chemin de fer, et l'on suivait le bord du lac en diligence. C'était en hiver ; mon grand-père prit la voiture qui devait arriver au village assez tard et de nuit, il était seul, il voulait déposer ses joyaux, puis repartir pour la ville avec une voiture qu'il avait commandée, tout cela sans attirer l'attention de personne. Il prit donc la diligence, mais ce qui arriva lorsqu'il eut quitté le relais et eut pris le chemin de la villa, personne n'en a jamais rien su, car on le trouva le lendemain matin sans conscience et dangereusement blessé sur la véranda de sa maison de campagne. En fait, il avait une fracture du crâne. Dans l'intérieur de la maison, on trouva un homme mort qu'on ne réussit jamais à identifier. Nul à vingt lieues à la ronde ne l'avait vu.

On fit toutes sortes de suppositions, et celle à laquelle on se rangea finalement, faute de mieux, fut que mon grand-père, arrivé à la maison vide de nuit, y avait trouvé un chemineau ou un rôdeur quelconque qui y était venu s'abriter du grand froid pour la nuit, que cet homme l'avait vu déposer ses bijoux, l'avait attaqué pour le voler... La lutte avait dû être chaude puisqu'aucun n'en réchappa, mais tandis que l'inconnu mourait dans la maison, mon grand-père avait encore assez de force pour se traîner jusque sur la véranda, d'où sans doute il comptait pouvoir appeler au secours, mais il tomba évanoui. En fait, il ne reprit pas connaissance et mourut quelques heures plus tard.

— Et les bijoux ? interrogea le reporter.

— On ne les retrouva point, ni sur le cadavre de l'inconnu, ni sur mon grand-père, ni dans la maison.

— Il est donc à présumer, dit alors Ernest Weston, qu'un autre homme, sans doute un compagnon du chemineau, put s'enfuir en emportant le trésor.

— C'est en effet très probable, répondit son cousin. On s'est toujours rangé à cette explication, mais un côté en reste fort mystérieux, car on a bien retrouvé très nettement sur la neige les traces des pas du chemineau et de mon grand-père se dirigeant vers la maison, mais aucune trace de pas en sortant...

Il y eut alors un long silence entre les trois interlocuteurs. Ernest Weston remuait son café d'un air songeur.

— Il semblerait donc, dit-il enfin, que les bijoux étaient déjà cachés avant la lutte entre les deux hommes, mais on aurait dû les retrouver quelque part dans la maison.

Georges Weston sourit.

— Oh, pour cela, dit-il, je me souviens bien de ce que ma mère disait : on a fouillé partout et de la façon la plus minutieuse, chaque pied carré de la cave a été creusé, chaque pierre des fondations et des murs a été éprouvée, toutes les lames des parquets ont été soulevées, tout a été fait... mais en fin de compte, on y a renoncé, on a oublié, et je doute que depuis de longues années, personne dans la famille en ait parlé jusqu'à aujourd'hui.

— Mais ne vaudrait-il pas la peine de faire encore des recherches ? demanda le banquier.

— Peut-être, dit son cousin, mais de là à espérer qu'on retrouvera des objets qui ont été recherchés pendant vingt ans...

Cette considération parut les frapper tous les trois par son incontestable vraisemblance, et ils abandonnèrent le sujet.

— Mais cette affaire de fantôme, reprit le banquier au bout d'un moment, elle m'intrigue. Si nous organisions une petite chasse au revenant pour cette nuit, qu'en dites-vous ? Je serais bien aise d'en avoir le cœur net, car mon entrepreneur me dit qu'aucun ouvrier ne veut plus y aller travailler.

(A suivre). **Jacques Futrelle et Michel Epuy.**

Royal Biograph. — Cette semaine au Royal Biograph, deux programms nouveaux et différents : du vendredi 6 au dimanche 8 juillet : **Le chameau de l'Apocalypse**, un record de fou-rire. Au même programme **Zigotto au pensionnat!** comédie humoristique en 2 parties. — Dès lundi 9 au jeudi 12 juillet inclus: **Je le tuerai !** grand film d'aventures mondaines et policières. Puis, **Une nuit d'aventures**, grande comédie humoristique. A chaque représentation, les dernières actualités mondiales et du pays par le Ciné-Journal suisse. Tous les jours, matinée à 15 h., soirée à 20 h. 30 ; dimanche 8 : matinée dès 14 h. 30.

PHONOLA-PIANOS
PIANOS
FŒTISCH FRÈRES S. A.
NEUCHATEL
VEVEY
HARMONIUMS
6, Bourg
LAUSANNE

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.
Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

POUR OBTENIR DES MEUBLES
de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes.
Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse
MEUBLES PERRENOUD
SUCCURSALE DE LAUSANNE : Pépinet-Gd-Pont

Achetez vos chemises chez le spécialiste
DODILLE
Rue Haldimand LAUSANNE

CAMPAGNARDS ! faites l'emploi du
CRESYL STANDARD
le plus puissant **désinfectant**
AGRICULTURE — VITICULTURE
ÉLEVAGE — HORTICULTURE
SEUL FOURNISSEUR A LAUSANNE
R. GRUAZ, 31, St-Laurent, 31
Demandez Prospectus et prix

Café-Restaurant de la Gare
OUCHY
Spécialités de filets de perches. — Fritures.
J. ROUGEMONT, chef de cuisine.

HERNIEUX
Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :
W. Margot & Cie
BANDAGISTES
Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

VERMOUTH CINZANO
Un Vermouth, c'est quelconque,
un Cinzano c'est bien plus sûr.
P. Pouillot, agent général, LAUSANNE

Demandez un
Centherbes Crespi
l'apéritif par excellence.